

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

LES FLEURS DE LA CHARITÉ

SOMMAIRE — Bonne année — La part du bon Dieu — Conte de Noël (Thomas Lefebvre) — Le papillon et N.-D. du Monticule (P. Jos. Tissot d'Ancey) — Les Conférences de S. Vincent de Paul au Canada — Les Sabots de Thomy (Conte de Noël) — Les sept œuvres de miséricorde (L. Gautier) — L'Écrivain et le Brigand (Conte russe, par Krylof) — Notre-Dame de la Salette — Correspondance.

BONNE ANNÉE

Que vous souhaiter, chers lecteurs ? Vous le demander n'est pas résoudre la question : il y a tant de désirs dans nos cœurs ! Aussi je préfère agir de moi-même et vous souhaiter la joie la plus grande qu'il y ait ici-bas : celle de faire des heureux. Empruntant à saint Léon les paroles qu'il adressait à son peuple je vous donnerai la recette du vrai bonheur : " Appliquons-nous à défendre les veuves, à procurer le bien des orphelins, à consoler ceux qui pleurent, à reconcilier les ennemis. Accueillons le voyageur, venons en aide à l'opprimé, donnons des vêtements à ceux qui en manquent, soignons les malades, afin que chacun de nous, ayant offert à Dieu auteur de tout bien, le sacrifice de sa piété par ses bonnes œuvres, mérite de recevoir de ce même Dieu la récompense du royaume céleste."

A. N.

LA PART DU BON DIEU

Dans une grande salle ornée comme aux jours de fête la famille entière est rassemblée. Les figures s'épanouissent, les yeux s'ouvrent bien grands, les petites mains s'allongent pour s'emparer des mille et mille friandises qui décorent la table, et qui bientôt adouciront ces avides gosiers. Un gâteau doré parfumé, occupe la place d'honneur. Son importance est grande il tient sous sa croûte alléchante la destinée d'un roi éphémère. — La famille est au complet : cependant une place est vide. Un couvert semble attendre un convive étranger. Les plats se succèdent, mais personne n'est servi avant que l'hôte invisible n'ait eu sa part, et bonne part. Il n'est pas jusqu'au fameux gâteau, objet de convoitise pour les plus jeunes, qui n'aille augmenter les provisions de l'absent. Qui donc est attendu ? On le tient en grand honneur : le visage de la mère qui reflète

la joie de ses jeunes enfants, prend une expression de respect quand elle s'occupe de l'étranger.

Le diner touche à sa fin. Le Benjamin de la famille promène ses yeux espiègles autour de lui. Friandises, gâteaux, douceurs de toutes sortes ont disparu, et pourtant l'intrépide mangeur ne demanderait qu'à continuer ses exploits gastronomiques. — Sa figure s'illumine : il vient d'apercevoir la réserve abondante laissée à la place du convive attendu ; ses yeux se portent vers sa mère et allongeant la main sans rien dire, il attend un sourire approbatif pour porter le ravage au milieu des douceurs entassées. Sa mère feignant d'être effrayée, l'arrête : " N'y touche pas, c'est la part du bon Dieu ". Le lendemain un pauvre vieux viendra frapper à la porte. Sa part l'attend : c'est la part du bon Dieu ! Aussi le pauvre demande-t-il, ce jour-là, avec plus d'assurance, tandis que le chrétien donne avec plus de joie.

* * *

" Ai-je encore une place disponible dans votre Ecole ? Si oui, je la cède au porteur de cette lettre. Si non, je le lègue à votre charité ". — C'est en ces termes qu'un curé de Québec me recommandait un pauvre enfant. Douze ans, pas de première Communion, n'aimant pas la classe, faisant l'école buissonnière, façon de parler, car nous étions en novembre et,

Le bocage était sans mystère

Le rossignol était sans voix.

Vous le voyez, il était difficile de refuser. En même temps je reçois l'annonce qu'une nouvelle conférence se fonde à St-Sauveur, sous le Vocable de *Marie de l'Incarnation*. Pour confirmer cette nouvelle, neuf enfants sortis du fond de ce quartier peu fortuné, m'arrivent avec une lettre un peu plus longue que celle citée plus haut, mais avec une conclusion semblable. Voilà la part du bon Dieu.

Elle est abondante, si abondante même qu'il faut parfois crier merci. Aussi que de demandes restent sans réponse : que d'enfants âgés de 11 et 12 ans, que nous serions heureux de préparer à la Première Communion et qu'il faut remettre à plus tard. Espérons qu'à cette époque de l'année où se gaspille tant d'argent en friandises, jouets et toilettes, on saura faire la part du bon Dieu. Nous la recevrons avec reconnaissance : nous irons même la solliciter car cette année encore, la quête à domicile remplacera le Bazar d'autrefois que nous avons enterré sans trop de regret.

A. NUNESVAIS, Ptre,

CONTE DE NOËL

Dans un village d'Autriche vivait, il y a près d'un demi siècle, un enfant, qui n'avait qu'un seul sujet de chagrin. Ses parents le trouvaient bon, empressé, studieux, mais il ne pouvait réussir dans l'art de la composition. Son maître avait beau lui donner les sujets les plus faciles, il laissait les pages de son cahier vierges de tout écriture, sa plus longue narration, de mémoire d'hommes, avait atteint dix lignes.

Son père et sa mère, voyant ses efforts infructueux, faisaient taire leur désir de succès, pour n'exprimer que des encouragements.

Un jour, c'était environ une semaine avant la fête de la naissance de Notre Sauveur, le maître leur donna un conte de Noël à composer.

L'enfant, Hermann si je me rappelle bien son nom, aimait le petit Jésus autant que le lui permettait son jeune cœur, et il désirait lui offrir l'hommage d'un beau conte. Mais comment y parvenir ?

Il se met courageusement à l'œuvre, écrit le titre d'une main ferme, et attend la venue de l'inspiration. Voyant que ses efforts sont impuissants, il se dirige vers l'église, s'agenouille aux pieds d'une statue représentant l'Enfant Jésus, et commence à prier avec ferveur.

Tout à coup, au milieu de sa prière, le sanctuaire disparaît, et il se croit au milieu de l'école.

Le maître fait l'appel des élèves. Hermann entend son nom. Hélas ! se verra-t-il de nouveau les mains vides ? Non, car à sa place, un autre enfant se tient debout. Il a les traits de l'enfant Jésus, et porte dans sa main un globe surmonté d'une croix. Il l'entrouvre, et en tire une feuille de parchemin richement enluminée et se met à lire. C'est la voix d'Hermann, mais plus douce, plus suave. Quel récit touchant ! Chaque pensée, chaque sentiment est digne du cœur d'Hermann. On reconnaît ses propres expressions, son âme tendre et généreuse. Le maître et les élèves sont dans l'admiration.

La lecture finie, le petit Jésus quitte sa place, il enroule le parchemin, et le donne à Hermann.

Hermann s'éveille. Il est toujours dans la même chapelle, mais dans sa main se trouve un rouleau de papier. Il le parcourt des yeux, et reconnaît le conte dont il vient d'entendre

la lecture. Chose merveilleuse, c'est de sa propre écriture : serait-ce réellement son ouvrage ? Le lendemain, au commencement de l'heure de classe, le maître demande les devoirs d'un chacun. Il n'ose s'adresser à Hermann, de peur de le contrister. Mais l'enfant tend la main comme ses camarades, et lui remet un écrit assez volumineux.

Deux jours après, avait lieu la proclamation du vainqueur : une médaille, représentant Jésus jouant avec Saint-Jean-Baptiste, était la récompense du plus digne.

Le maître lit d'abord la narration miraculeuse, et demande aux élèves s'ils peuvent dire qui l'a composée. Personne ne reconnaît le style d'aucun de ses camarades. Personne ne croit le village doté d'un narrateur aussi suave. Mais quand ils entendent le nom du vainqueur, l'étonnement redouble.

Inutile d'ajouter que les parents d'Hermann étaient dans la jubilation. Mais l'enfant ne cessait de bénir le petit Jésus qui avait causé un tel bonheur à son père et à sa mère.

Le lendemain c'était la veille de Noël. Hermann se rendit à l'église pour y remercier son divin inspirateur. S'avancant au pied de l'autel, il remet la médaille aux mains de l'Enfant Jésus : " c'est à vous, dit-il, qu'en revient tout l'honneur. " Et il recommença à prier.

De nouveau il tombe en extase. Il voit l'enfant Jésus qui attache la médaille sur sa poitrine. Il descend du piedestal, il s'avance vers Hermann, et reprend le conte de Noël : " Viens, lui dit-il, viens avec moi. Ton âme pure a déjà trop connu les choses de la terre, envole-toi vers le ciel. "

Quelques heures après, ceux qui vinrent à la chapelle, virent Hermann dévotement agenouillé.

Ne comprenant pourquoi il demeurait toujours immobile, l'on s'approcha.

L'Enfant-Jésus avait repris sa place accoutumée ; la médaille d'Hermann était fixée à la poitrine de Jésus, la narration était dans ses mains, et il sembla à plus d'un fidèle accouru pour admirer ce spectacle que le Divin Enfant souriait à Hermann devenu citoyen du ciel, où Jésus raconte sans cesse aux petits enfants des histoires merveilleuses. Ce sont ces histoires que les anges gardiens répètent aux enfants de la terre, dans des rêves délicieux : c'est pourquoi un sourire effleure parfois leurs lèvres au milieu de leur paisible sommeil.

Le Papillon et N.-D. du Monticule

I

C'était au mois d'avril. Je travaillais assise
Sur notre Monticule, au pied du monument.
Je regardais Marie et la Croix, quand la brise
Amena tout à coup un papillon charmant.
D'où venait-il ? De loin, car ses ailes poudreuses
S'affaissaient, et leur vol ne le soutenait plus ;
L'herbe lui fit un lit de ces touffes soyeuses,
Et je l'y vis longtemps dormir, comme perclus.
Puis il s'alla poser sur le pied de Marie
Où le soleil dardait un rayon bienfaisant.
Le vent n'y soufflait pas. Une nouvelle vie
Sembla le ranimer au bout de quelque instant
A longs traits, il huma cette douce atmosphère,
Et, comme pour chercher un gîte encore plus haut,
Il vola sur le sein de la divine Mère.
Là, toute son ardeur lui revint, et bientôt
S'élançant au sommet de la Croix, d'un coup d'aile
Il partit pour le Ciel.

Papillon du bon Dieu,

J'ai compris ton exemple, et j'y serai fidèle.
Par le vent de la grâce amenée en ce lieu,
Je dois vers son vrai but orienter ma vie ;
Or le but, c'est le ciel ; le chemin, c'est la Croix ;

II

Chemin rapide et haut que mon âme alanguie
Essaya vainement de gravir bien des fois.
Mais je sais le secret ; au bas de cette route
Une Mère m'attend ; je me ranimerai
Doucement à ses pieds. De là, coûte que coûte,
Je prendrai mon essor jusqu'à son Cœur Sacré ;
J'y puiserai l'amour, la ferveur, la constance.
De Marie à la Croix, on vole sans effort,
Et de la Croix au Ciel, bien courte est la distance ;
Pour la franchir, un coup d'aile suffit : la mort.

P. JOS. TISSOT D'ANNECY.

Il n'y a que les grands cœurs qui savent tout ce qu'il y a de gloire à être bon.

FENELON.

Les Conférences de S. Vincent de Paul au Canada

Nous avons à enregistrer, en 1896, trois agrégations nouvelles au Canada : celles des Conférences *Saint-Laurent* à Hamilton, *Sainte-Cécile* à Valleyfield et *Saint-Alphonse* à Windsor. Notre Société comprend aujourd'hui dans ce pays 104 Conférences, avec 4,677 membres actifs et 2,000 membres honoraires. Il a été visité l'an dernier 3,555 familles, auxquelles a été distribuée, en secours, la somme considérable de \$53,000.00.

Si nous reproduisons ces chiffres, c'est qu'ils résument les résultats auxquels nos confrères sont arrivés après un demi siècle d'efforts continus. La Conférence *Notre-Dame*, la première en date de Québec, a été fondée le 12 novembre 1846 par M. J.-L. Painchaud, un jeune médecin venant de terminer ses études à Paris, où il avait fait partie de la Conférence *St-Séverin*. Ce digne disciple d'Ozanam créa, en deux ans, douze Conférences à Québec et une à Montréal, et il fut l'âme de la Société naissante jusqu'au moment où la passion de l'apostolat l'entraîna à suivre un évêque missionnaire. Il mourut victime de son zèle au Mexique, en 1855, âgé de trente-six ans.

Nos confrères canadiens ont célébré dignement ces souvenirs dans le Congrès qu'ils ont tenu à Québec du 6 au 8 décembre 1896, sous la présidence de Mgr Hamel, vicaire général et ancien chapelain du Patronage de la Société (1). Les dix Conseils particuliers du Canada ont fait successivement l'historique de leurs circonscriptions, et des rapports ont été également consacrés à toutes les œuvres spéciales. Des visites aux établissements charitables et un pèlerinage à Sainte-Anne de Beaupré ont complété ces belles fêtes, dont nos confrères ont voulu laisser un souvenir durable en élevant, par souscription, une statue à notre saint Patron dans la chapelle du patronage de jeunes gens, à Québec.

Ce patronage, fondé en 1861 et dirigé depuis 1886 par les Frères de Saint-Vincent de Paul, est subventionné par les Conférences de la ville. Il comprend aujourd'hui 310 enfants répartis en six classes, dont 70 seulement paient une pension.

(1) Le compte rendu de ce Congrès vient de paraître, c'est un très beau volume renfermant les rapports, discours du congrès, ainsi que les notices biographiques des premiers membres de la Société au Canada.

Prix de l'ouvrage : 60 cts.

Nos confrères de Montréal ont complété chez eux le patronage des jeunes gens par deux institutions destinées à recevoir les enfants orphelins ou abandonnés. La première est un orphelinat agricole, fondé en 1882 à Montfort, sur l'initiative de l'abbé Rousselot, et dirigé par les Pères de la Société de Marie. Les pensionnaires les plus âgés font ensuite un stage à la ferme-école d'Arundel, pour apprendre la pratique de la culture. Les deux établissements contiennent ensemble environ 400 enfants. Pour les métiers sédentaires, on a créé, en 1892, dans la ville même de Montréal, le refuge des apprentis, confié à la direction des Frères de Saint-Gabriel, et où 22 jeunes gens sont logés, instruits et nourris.

LES SABOTS DE THOMY

(HISTOIRE DE NOËL)

Cette année-là, qui n'est pas passée depuis longtemps, il y avait, à Saint-Pierre d'Entremonts, un petit garçon d'une dizaine d'années dont la mère était bien malade. La maladie, c'était surtout la misère. Un incendie avait tout détruit, la maison et les bestiaux, comme cela arrive si fréquemment dans ces montagnes des Alpes dauphinoises où les villages sont pour ainsi dire en paille. Père et mère avaient été complètement ruinés. Obligés de louer un logis, ils vivaient on ne sait comme ; le père ne gagnait presque rien pendant la mauvaise saison, inévitablement, par privations de tout genre, la mère était tombée malade. Donc le père avait dit à Thomy, le petit garçon en question :

— Tu sais, Thomy, ne songe pas à mettre tes sabots dans la cheminée, cette année ; ta mère est malade, il faut que nous fassions du feu toute la nuit.

C'était vrai que l'on faisait du feu toute la nuit, car au moins, dans ces montagnes, si le pain manque souvent, le bois est en abondance, même pour les plus pauvres gens. Mais la vérité vraie, c'est que le père Thomy était trop pauvre pour placer quoi que ce soit dans les sabots de son enfant.

Et pourtant Thomy, qui avait un excellent cœur et qui aimait tendrement sa mère s'était dit : " Je voudrais bien que petit Noël m'apporte quelque chose de beau ; j'irais chez l'aubergiste le changer contre une bouteille de vin vieux, puisque

le médecin dit que ça guérirait ma mère." Alors, il médita sur ce grave problème : " Où mettre mes sabots ? Les autres enfants du village ne voudront pas me les laisser placer à côté des leurs dans la cheminée de leur maison, parce qu'ils disent qu'ils auraient moins d'affaires. Il me faut une cheminée qui ne soit à personne." Puis, au bout d'un instant, ayant réfléchi, il s'écria : " Ah ! je sais où il y en a une ! C'est bien, il y a beaucoup de neige, mais ça n'y fait rien, j'irai tout de même."

En effet, vers midi, dans la journée de la veille de Noël, Thomy, ayant mis de vieilles chaussures à ses pieds, sortit de sa maison, portant d'une main ses sabots, et de l'autre son ardoise d'école. Il quitta le village, ayant soin de ne pas se montrer aux autres enfants qui auraient voulu savoir où il allait, et malgré la neige qui faisait le pays tout blanc, les forêts de sapins aussi bien que les pentes labourées de la vallée, il marcha dans la direction de la plus haute montagne de la région, c'est-à-dire vers le Grand-Som.

Le soir de ce même jour, veille de Noël, une sorte d'altercation se produisit à la porte du couvent de la Grande-Chartrreuse, c'est-à-dire au pied même du Grand-Som, mais du côté opposé à St-Pierre-d'Entremonts. En effet, le Grand-Som, qui s'élève à 2000 mètres environ, se trouve précisément entre le village de Thomy et la retraite de Saint-Bruno. Le sommet domine le vaste monastère de plus de 1000 mètres, et, de ce côté l'escarpement est tel, que de là-haut on a le couvent presque perpendiculairement sous ses pieds. Aussi, les touristes, qui veulent faire l'ascension du Grand-Som, ont-ils à faire un détour immense, qui les rapproche de Saint-Pierre-d'Entremonts.

Je voulais vous ouvrir la porte, pour laisser sortir moâ.

Ainsi parlait un Anglais, arrivé depuis deux jours au couvent et qui s'adressait au Frère portier ; celui-ci lui répondit :

— Mais, milord, c'est une folie que vous tentez-là. Vous voulez monter au Grand-Som par cette neige, dans la nuit, on ne peut seulement pas aller jusqu'à la chapelle de Saint-Bruno qui n'est qu'à un kilomètre du couvent. Et puis, aucun guide n'est prévenu pour vous accompagner. D'ailleurs, il est probable que tous refuseraient de vous conduire.

— Je avais parié aller sans guide et illuminer le Grand-Som

pour minuit de Noël ; j'irai. Si vos refusez ouvrir la porte à moâ, je passerai par le fenêtre.

Le Frère portier, voyant à qui il avait affaire, et ayant constaté que l'original était aussi bien équipé qu'on pouvait l'être, se décida à ouvrir la porte.

En passant, l'Anglais dit au Frère, en dirigeant sa main vers le ciel du côté du Grand-Som :

— A minuit, vos regardez là-haut, vos voir des flammes de Bengale, et vos pouvoir dire : l'Anglais avoir gagné son pari.

Bientôt l'Anglais, montant dans la neige jusqu'aux genoux, disparut sous le manteau gris de cette nuit polaire.

De l'autre côté de la montagne, Thomy venait de rentrer au village. Il avait dû aller bien loin ; car, parti depuis midi, il rentrait seulement et, malgré le froid, il était en sueur. Il se coucha content, confiant, se proposant de retourner le lendemain chercher ses sabots. Vous voulez savoir où Thomy avait été placer ses sabots ? Eh bien, c'est à un endroit nommé la Bergerie, sur le dernier plateau que l'on rencontre avant la cime du Grand-Som. Des pâtres provençaux viennent là faire paître leurs troupeaux pendant les mois de la belle saison. Les moutons dorment à la belle étoile, et les pâtres viennent s'abriter dans une sorte de vaste cabane où tout un côté est occupé par une immense cheminée ; car là-haut les nuits sont glaciales, même au mois d'août. Dès que la neige commence à tomber, pâtres et troupeaux regagnent la Provence, et pendant les quatre ou cinq mois de neige, la cabane reste absolument déserte. C'est à cette cabane et à cette cheminée qu'avait pensé Thomy. Il réussit à y arriver, en dépit des difficultés de toutes sortes qui rendent le trajet déjà très pénible au beau temps, et qui le rendent presque impossible sous les tourmentes de la neige. Mais Thomy pensait à sa mère, et il disait qu'une cheminée de bergers montagnards ne pouvait pas être oubliée par le petit Noël, puisque la première visite qu'il a reçue sur la terre lui a été faite par des bergers. Il arriva, prit la clef de la maisonnette sous une grosse pierre où il avait vu les bergers la cacher, et plaça ses sabots dans la vaste cheminée. Puis, s'asseyant et ayant appuyé son ardoise d'école sur ses genoux, il écrivit ceci :

“ Monsieur Petit Noël, c'est mes sabots, à moi, Thomy de Saint-Pierre d'Entremonts. Ma mère est malade ; on a besoin

de la cheminée de la maison pour faire du feu. Voilà pourquoi j'ai mis mes sabots dans la cheminée des bergers. Apportez-moi, s'il vous plaît, quelque chose que je puisse changer contre du vin vieux pour guérir ma mère. ”

Thomy allait repartir quand cette pensée l'arrêta : comment le petit Noël pourra-t-il lire mon ardoise si je ne laisse pas de lumière ? Justement, dans un coin de la maisonnette, il y avait une petite veilleuse devant une ma-lone. Thomy, qui connaissait le trou dans le mur servant de porte-allumettes, et l'endroit où était le bidon d'huile, remplit la lampe et y mit le feu. Alors il referma la porte à clé, reposa la clé dans sa cachette et reprit le chemin de Saint-Pierre d'Entremonts.

Thomy dormait sans doute à poings fermés, car il était au moins onze heures quand l'Anglais, parti de la Grande-Chartreuse et gravissant les derniers escarpements du Grand-Som, fit un faux pas, puis roula dans la neige. Il n'avait aucun mal, et cependant un juron formidable lui échappa.

— Mon boîte d'allumettes tombé dans la neige ! s'écria-t-il. Perlu ! mon pari perdu ! Impossible maintenant illuminer le Grand-Som pour minouit !

Et, s'oubliant de rage, il frappa du pied. A ce moment, il perdit de nouveau l'équilibre, glissa dans la neige, roula, dégringola, tantôt par bonds, tantôt par coulées où il ne pouvait se retenir, tantôt sur le nez, tantôt du côté opposé, et il descendait vers le couvent avec une rapidité qui promettait de l'y ramener avant minuit.

Mais, pendant cette dégringolade, quelque chose l'arrêta une seconde, craqua sous son poids, et ayant passé par un trou noir, notre Anglais arriva sans se faire de mal sur le foyer d'une grande cheminée, tout à côté d'une paire de sabots. C'étaient les sabots de Thomy. L'Anglais avait roulé sur le toit des bergers ; la couverture en branches, à l'aide de laquelle ils bouchaient l'orifice de leur grande cheminée, avait amorti sa chute, puis cédé. Notre touriste était littéralement descendu par la cheminée comme un simple ramoneur.

— Du feu ici ! s'écria-t-il aussitôt. Mon pari est gagné quand je devrais porter la lampe là-haut.

Mais il vit bientôt que ce ne serait pas nécessaire, car il trouva les allumettes dans le mur.

Tout entier à son pari, l'Anglais ne songea d'abord qu'à le gagner.

La porte s'ouvrait en dedans, il put sortir sans reprendre le chemin par lequel il était entré, et acheva son ascension. A minuit juste, en effet, des flammes de Bengale s'allumèrent sur la cime du Grand-Som, illuminant de fantastiques lueurs les sommets blancs du massif de la Chartreuse. Dans tous les villages des vallées environnantes, les gens qui se rendaient à la messe de minuit crurent à un miracle.

Une heure après, l'Anglais était de retour à la bergerie, où il avait résolu d'allumer du feu et de reposer jusqu'au jour. Il trouva l'ardoise à côté des sabots de Thomy, et il lut ce que l'enfant avait écrit.

Attendri et en même temps touché de reconnaissance, car c'est à Thomy qu'il devait la réussite de son aventure, il mit dans un sabot sa montre et sa chaîne en or, puis dans l'autre un billet de mille francs. Ensuite ayant choisi une pierre aiguë, il écrivit sur l'ardoise :

“ La montre et la chaîne sont pour Thomy, les mille francs sont pour son père et guérir sa mère ” : et, quoique de son vrai nom il se nommât William et qu'il fût grand à n'en plus finir, il signa “ Petit Noël ”, et il partit en tirant la porte sur lui.

On comprend la joie de Thomy lorsqu'il trouva la montre la chaîne, le billet de mille francs et le mot d'écrit. La porte était fermée, le foyer de la cheminée était plein de neige. C'était bien Petit-Noël qui était venu par son chemin habituel.

En recevant tout cet argent le lendemain, le père de Thomy fut inquiet d'abord. Puis pressentant une aventure, il vint à la Grande-Chartreuse ; l'Anglais s'y trouvait encore. Non seulement il rassura le père de Thomy sur l'origine de la somme apportée par son fils, mais encore il promit de s'occuper toujours du courageux enfant, et il a généreusement tenu sa promesse.

LES SEPT ŒUVRES DE MISÉRIGORDE

DONNER A MANGER A CEUX QUI ONT FAIM.

Déodatus était le plus jeune des sept diacres qui portaient aux pauvres de Rome les secours de leurs frères, Déodatus avait vingt ans. Jamais âme plus belle n'avait translui sur un plus beau visage : ses traits étaient ceux d'une vierge ; sa voix

était aussi douce que ses yeux, les plus doux qu'on pût voir ; ses grands cheveux tombaient sur sa robe blanche et le faisaient tellement ressembler à un ange, que Tullius, le peintre chrétien, l'avait pris pour modèle d'un saint Raphaël dans les fresques des catacombes. C'était un spectacle céleste de voir ce jeune homme, suivi de quelques serviteurs qu'il nommait ses frères, parcourir, le sourire aux lèvres et les yeux baissés, les rues de la ville où habitaient ses pauvres. Le quartier de Rome qui lui était confié était certainement le plus misérable avant qu'il y vint : il en avait fait le plus heureux peut-être. Avec le pain qui nourrit, n'apportait-il pas en tout lieu l'amour qui console, l'amour que l'on commençait à appeler dans le monde d'un bien plus beau nom : Charité ?

Il distribuait toute la journée le pain terrestre à des milliers d'infortunés : mais souvent il cachait sous sa robe, tout près de son cœur, un autre pain que le Pape avait consacré dans la maison de quelque fidèle, et qu'on envoyait après le Sacrifice à tous les frères infirmes ou malades. Ce n'était plus du pain : c'était le Seigneur Jésus. O les belles communions que celles de ce temps-là !

Déodatius ne délaissait point les pauvres païens : il les secourait, eux aussi, puis s'asseyait près d'eux et leur parlait de Dieu. Il rassasiait ainsi les âmes qui avaient faim de la Vérité. Et les âmes, aussi bien que les corps, pouvaient dire quand Déodatius avait passé par là : " Déo latus nous a visités, nous n'avons plus faim. "

Un jour, Déodatius alla voir ceux des esclaves de l'Empereur qui étaient chrétiens, et il y en avait un grand nombre. Il put les réunir dans une vaste chambre et leur fit, de la part de leurs frères, une distribution d'argent qui devait les aider à acheter leur liberté, ou, tout au moins, à mieux supporter leur esclavage. Voici le petit discours dont il accompagna cette aumône :

" Très-chers frères en Jésus-Christ, vous savez qu'une persécution nouvelle se prépare contre les chrétiens : je crois que vous ne me verrez plus, et viens vous faire mes adieux. "

Tous éclatèrent en sanglots, et vinrent baiser le bord de ses vêtements. Mais, en ce moment même, la tapisserie qui servait de porte s'entr'ouvrit, et l'on aperçut la pâle figure de l'Empereur, qu'un esclave chrétien accompagnait. Ce traître était

celui que Déodat us appelait son favori et qu'il avait le plus obstinément comblé de ses bienfaits.

Tous les esclaves s'enfuirent : le diacre resta, seul, les yeux levés au ciel, les bras étendus, disant à haute voix : " Je n'adore qu'un Dieu qui est au ciel et dont mon âme a faim. Seigneur Jésus, de même que je rassasiais vos pauvres, rassasiez-moi de votre gloire. "

On s'empara de lui : il tendit son cou blanc comme l'ivoire au licteur qui l'abattit facilement d'un seul coup. La mort ne put toucher à son sourire. Mille anges descendirent près de lui et le bruit de leurs ailes effraya les bourreaux, mais une voix forte se fit entendre dans tout le palais qui les épouvanta encore davantage :

" Viens, disait la voix : j'ai eu faim, et tu m'as donné à manger : viens, le béni de mon Père : entre dans l'éternel Royaume. "

LÉON GAUTIER

L'Écrivain et le Brigand

(CONTE RUSSE)

Au séjour ténébreux des manes parurent à la même heure devant les juges un brigand qui exerçait son métier sur les routes et finit par la potence et un auteur couvert de gloire qui distillant un subtil poison dans ses livres prêchait l'impie-té, semait la corruption, et, pareil à une sirène, avait la voix aussi douce que dangereuse.

Dans les enfers les procédures sont expéditives : point de langueurs inutiles : en un clin d'œil sa sentence fut prête.

À deux effrayantes chaînes de fer sont suspendues deux énormes chaudières, où les coupables sont jetés. Sous le brigand on dresse un vaste bûcher : la Mégère elle-même l'allume et la flamme devient si terrible que la pierre des voûtes infernales se fend. Quant à l'auteur, le tribunal ne parut pas sévère : à peine un petit feu scintillait-il d'abord : mais ce feu grandit toujours, grandit durant des siècles sans jamais s'affaiblir.

Le bûcher du larron était depuis longtemps consumé : l'écrivain sentait le sien flamber de plus en plus fort. Ne prévoyant aucun relâche, le malheureux finit par s'écrier, au milieu des tourments, que les dieux n'ont point d'équité ? N'a-t-il pas

rempli l'univers de sa gloire ? S'il a écrit un peu librement, sa punition est par trop sévère : il ne pense pas être plus coupable que le brigand.

Alors une des trois sœurs infernales se dressa dans toute sa beauté féroce, avec sa chevelure sifflante de serpents, armée de fouets ensanglantés : " Malheureux ! est-ce à toi de faire des reproches à la Providence ? Oses-tu t'égalier à un simple bandit ? Sa faute n'est rien, comparée à la tienne.

" Tout cruel et scélérat qu'il fut, il ne causa de dommage que de son vivant : mais toi !

Tes os sont depuis longtemps en poussière et le soleil ne se lève jamais sans éclairer quelque nouveau malheur venant de toi ! Le poison de tes œuvres, loin de s'affaiblir devient, en s'écoulant, de siècle en siècle, plus corrosif. Regarde !

A ces mots, elle lui fit entrevoir le monde.

Vois ces enfants, honte de leurs familles et désespoir de leurs parents ! qui donc empoisonna leur cœur et leur esprit ? C'est toi.

Qui a raillé, comme des rêves puérils le mariage, le pouvoir et l'autorité ? Qui les a représentés comme la source des misères humaines excitant les hommes à rompre tout lien social ? C'est toi.

N'as-tu pas honoré l'impiété du nom de science ? N'as-tu pas revêtu de formes séduisantes les passions et les vices ?

Regarde là-bas ! Enivré de tes doctrines, le pays entier est plein de meurtres, de pillages, de dissensions et de révoltes. Il court à sa perte à cause de toi ! A toi est due chaque goutte de larme et de sang. Et tu oses accuser les dieux !

D'ailleurs, combien de maux engendreront tes livres à l'avenir, parmi les hommes ! Souffre donc ici : tes peines ont pour mesures tes œuvres !

A ces mots, la Mégère indignée referma bruyamment la chaudière.

KRYLOF.

Notre Dame de la Salette

MIRACLE

Mlle Thérèse Nicolas, d'une honorable famille de l'hôtel Renard (Bouches-du-Rhône), dès ses premières années, fut d'une santé fort délicate jusqu'à l'âge de treize ans. De treize

à dix-sept ans, elle alla bien ; mais en 1864 elle prit mal aux jambes, bientôt elle ne put plus se tenir seule debout, ses pieds devinrent sans force et insensibles. Elle consulta plusieurs célèbres médecins qui essayèrent différents remèdes, mais sans aucun succès : son mal s'aggrava, de sorte que la science médicale perdit tout espoir et déclara son mal incurable. On devait la porter comme un enfant quand il fallait la sortir du lit ; aussi y passa-t-elle, durant neuf ans, ses jours et ses nuits. La malade, qui honorait Notre-Dame de la Salette, se décida à se faire porter au pèlerinage pour demander sa guérison à la sainte Vierge. Ses deux sœurs l'y conduisirent, et elles arrivèrent le 6 septembre 1873. Là, sur la montagne, la malade édifia tous les pèlerins par sa piété et sa résignation. Le jour du 8 septembre, avant les vêpres, ses sœurs la portèrent sur les lieux de l'apparition. Au milieu de nombreux pèlerins en prière, on ôte à la paralysée sa chaussure et l'on trempe ses pieds dans l'eau miraculeuse. A ce moment, un frisson parcourt les âmes, le Supérieur des Missionnaires récite à haute voix les litanies de Notre-Dame de la Salette et tous répondent avec ferveur. L'émotion qui avait saisi la foule, agitait surtout le cœur de l'infirmes. Retirée de l'eau, on lui met sa chaussure et on l'aide à se dresser. Bientôt elle fait quelques pas et se met à genoux aux pieds de la statue de Marie, puis se levant elle s'écrie : " Je suis guérie. " On l'invite alors à marcher, elle monte sur l'escalier qui conduit au mamelon d'où la Vierge s'est élevée vers le ciel. Tous les pèlerins éclatent en transports de bonheur. La miraculée traverse la place et se rend au sanctuaire. Les vêpres commencent aussitôt, elles sont chantées avec un enthousiasme inouï. Durant les vêpres, Mlle Thérèse Nicolas suit seule et sans soutien toutes les cérémonies de l'office. Le lendemain elle se leva seule, ce qu'elle n'avait pu faire depuis neuf ans, et fit plusieurs courses autour du sanctuaire. Elle rentra le 13 septembre à Château-Renard où, dès le lendemain de son arrivée, on chanta une messe d'action de grâce pour sa guérison. En reconnaissance de cette guérison, la paroisse de Château-Renard envoya une caravane, l'année suivante, à la sainte montagne.

O vie mortelle, combien tu m'as trompé, séduit, aveuglé !
Tu fuis, et tu n'es rien ; tu apparais et tu n'es qu'une ombre ;
tu montes et tu n'es qu'une fumée. ST. COLOMBAN.

Correspondance — QUÉBEC — Je viens demander le secours des prières de vos enfants du Patronage, par l'intercession du bon saint Antoine de Padoue; pour recevoir de l'argent qui m'est dû et dont j'ai besoin. Je promet \$1.00 pour votre œuvre. Une abonnée des *Fleurs de la Charité*.

E. G. — Québec — Une mère de famille se recommande à vous et aux prières de vos enfants. Elle demande une neuvaine pour son mari qui se décourage par le manque d'ouvrage et veut abandonner sa famille.

La neuvaine a été commencée le jour même: espérons.

O. F. — Voulez-vous être assez bon d'inscrire dans votre petit journal *Les Fleurs de la Charité*, remerciement à saint Antoine de Padoue pour une conversion obtenue par son intercession après promesse de le faire publier. 50c.

Paint offert à saint Antoine pour les enfants pauvres, par un séminariste. \$5.00.— Anonyme, Québec, \$5.00.— Mme T. L. 50 cts.— Mme R., Actions de grâces, \$3.00, deux autres piastres suivront.

Remerciements à saint Antoine de Padoue pour grâces obtenues par son intercession, 29 novembre 1897, \$5.00.— Mme B. \$1.00.— Mme L. R. D. \$1.00. Anonyme \$2.00.

Québec — Connaissant d'avance votre attentive obligeance, j'ose donc par ces quelques lignes vous prier de recommander aux prières de vos petits protégés " Un jeune homme pour le succès d'une entreprise."

UN CONFIAIT

Votre confiance sera je l'espère récompensée.

Québec — Je vous demande d'avoir la bonté de recommander aux prières de vos enfants la réussite d'une affaire très importante ainsi qu'une grâce temporelle.

UNE ABONNÉE,

Sorel — Ci-inclus deux piastres et cinquante centins que je vous envoie comme abonnement à votre journal *Les Fleurs de la Charité*. En même temps je me recommande à vos bonnes prières, et à celle de vos chers enfants.

Mme A. A. B.

Nos enfants n'oublieront pas leur bienfaitrice.

RECOMMANDATIONS — 2 conversions; 3 jeunes gens adonnés à la vocation; 1 vocation.

BIENFAITEURS DÉFUNTS — Nous recommandons spécialement aux prières de tous nos abonnés mademoiselle D. Huot qui aimait beaucoup notre œuvre et que le bon Dieu vient de rappeler presque subitement à Lui. Les enfants du Patronage n'ont pas été oubliés: sa générosité se fera sentir même après sa mort. Que sa famille veuille bien accepter l'expression de nos condoléances.

Madame D. Matte, Québec.

MESSE A L'INTENTION DE NOS AGRÉGÉS ET DE NOS DIZAINIERS — Cette messe sera dite le vendredi 5 janvier à 5h. a. m.

Ouvrages reçus

Anuaire de la Société d'Industrie Laitière de la Province de Québec, année 1898.

Les Sociétés de Bienfaisance, par M. L. G. Robillard.

Revue Eclectique d'Agriculture: Administration 4 rue de l'Eperon, Poitiers.

Ne pas payer en timbres-poste.